



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne
n°30 – janvier 2018

*Le plurilinguisme en contextes asiatiques :
dynamiques et articulations*

Numéro dirigé par Fabienne Leconte,
Vasumathi Badrinathan et Gilles Forlot

SOMMAIRE

- Fabienne Leconte, Vasumathi Badrinathan, Gilles Forlot : *Introduction.*
- Théry Béord : *Langues et territoire dans l'archipel des Philippines.*
- Gilles Forlot : *Pratiques linguistiques et « multilinguisme pragmatique » : 50 ans de glottopolitique à Singapour.*
- Patricia Nora Riget, Elsa Chou et Jean Sévery : *Politiques linguistiques et éducatives en Malaisie : idéologies et pratiques.*
- Vasumathi Badrinathan et Fabienne Leconte : *Plurilinguisme indien et représentations des enseignants de FLE.*
- Rama Kant Agnihotri : *Entretien.*
- Samanthi Jayawardena : *Les emprunts anglais chez les Cinghalais au Sri Lanka.*
- Thi Thanh Thuy Dang : *Hanoï : un espace plurilingue ?*
- Louis-Jean Calvet, Luwei Xing et Lihua Zheng : *Trente ans de plurilinguisme cantonais. Une étude longitudinale.*
- Yufei Guo : *Gouvernement, école et famille. Articulation entre perspective macro et micro-sociolinguistique dans la politique linguistique chinoise.*
- Béatrice Bouvier Laffitte : *Internationalisation du putonghua et ouverture des répertoires à la diversité des langues étrangères en Chine.*
- Qingyuan Nie-Bareille : *Le développement du chinois en France : quelques logiques contextuelles.*
- Pierre Martinez : *Quel sens donner aux études sur le plurilinguisme en Asie ?*

Compte-rendu

- Claire Lesacher : *Genre et sciences du langage : enjeux et perspectives* de Maud Vadot, Françoise Roca et Chahrazed Dahou, Presses universitaires de la Méditerranée, 2017.

COMPTE RENDU

Maud Vadot, Françoise Roce et Chahrazed Dahou, 2017, *Genre et sciences du langage : enjeux et perspectives*, Presses universitaires de la Méditerranée, 318 pages.

par **Claire LESACHER**

Université Rennes 2

Coordonné par Maud Vadot, Françoise Roce et Chahrazed Dahou, l'ouvrage *Genre et sciences du langage : enjeux et perspectives* s'inscrit dans la lignée du colloque du même nom, organisé par des doctorantes du laboratoire Dipralang, et qui s'est tenu en novembre 2014 à l'Université Paul Valéry de Montpellier. L'ouvrage compile ainsi une sélection de contributions ayant fait l'objet de communications lors de ce colloque.

Plutôt que d'engager une contextualisation historisée du champ « genre et langage », comme il est régulièrement proposé au sein des publications francophones s'attachant à ces problématiques (Duchêne et Moïse : 2011 ; Chetcuti et Greco : 2012), les coordinatrices préfèrent introduire l'ouvrage en revenant sur les perspectives de travail engagées par le colloque et sur les quatre axes de réflexion autour desquels celui-ci s'est articulé. Ainsi, les participant·e·s se sont attaché·e·s aux distinctions genrées dans les discours, aux constructions sociales du genre avec les normes linguistiques et grammaticales, aux liens entre études de genre et didactique des langues, ainsi qu'aux cadres théoriques, épistémologiques et méthodologiques inhérents aux études sur le genre et le langage. Ce dernier axe représente un point crucial de la discussion sur les enjeux de l'articulation entre le genre et le langage, et la belle part qui lui est accordée au sein de cet ouvrage est salutaire.

L'ouvrage s'ouvre ainsi sur une partie dédiée à « l'épistémologie et l'histoire des études de genre ». À noter que l'intitulé de ce chapitre inaugural indique que les coordinatrices de l'ouvrage inscrivent manifestement ce dernier dans le champ des études de genre.

Dans un premier temps, Véronique Perry propose de réhabiliter les apports des positionnements constructivistes de Sapir au sein des travaux articulant le genre et le langage. Dès les années 1920, Sapir avait démontré que la question du genre linguistique ne se réduit justement pas au linguistique, et que « *cette construction idéale du genre métaphorise abusivement et artificiellement le sexe sur une expression binaire au niveau de la morphosyntaxe et du lexique* » (p. 30). Une interprétation des sexes, et du genre, qui produit des effets sur le langage et sur le social, et que Sapir qualifie d'ethnocentrique. On perçoit ici la force idéologique de ce « *figement catégoriel et matériel* », mise au jour par Sapir. Ainsi, c'est bien l'évidence de la bicatégorisation du monde en deux genres linguistiques, par

métaphorisation du sexe naturalisé en deux catégories *via* ces constructions linguistiques même, que Sapir a remise en cause.

S'attachant donc à rétablir la portée des analyses sapiriennes, Véronique Perry revient également sur l'invisibilisation de ses travaux au sein des recherches féministes, laquelle est liée à l'historicité même de ce champ. L'auteure revient ainsi sur les circulations transatlantiques des épistémologies féministes et les discordances entre approches matérialistes et poststructuralistes qui en sont les corollaires, pour expliciter la manière dont ce contexte a entraîné une non prise en compte des travaux précurseurs de Sapir.

Il est clair que le texte de Véronique Perry invite à relire Sapir et à discuter ses analyses dans nos recherches.

Poursuivant les réflexions épistémologiques au sein d'un exposé qui critique en filigrane l'organisation contemporaine et capitaliste de l'Université, Andrea d'Urso nous propose de « *traiter d'une convergence possible entre un féminisme matérialiste et une philosophie matérialiste du langage à partir de la sémiologie de Ferruccio Rossi-Landi (1921-1985)* » (p.41).

L'approche de Rossi-Landi se base sur l'idée d'homologie de la production matérielle et de la production linguistique, dont le travail représente le point de jonction. Pour Rossi-Landi, le langage est travail et marché (p.43). Dans une perspective matérialiste, il explore alors la question d'exploitation et de privilège linguistique en proposant le concept de « plus-value linguistique ». Andrea d'Urso reprend ce concept pour le mettre en discussion avec les travaux de l'auteur sur l'idéologie, lesquels interrogent notamment la place du langage et du système de signes dans la reproduction sociale. Andrea d'Urso souligne ensuite combien une approche féministe compléterait le cadre proposé par Rossi-Landi, qui évacue, de fait, la question de la reproduction sexuée.

Il revient ensuite sur les relations complexes entre féminisme et marxisme, et propose de mettre en place une forme de « *convergence dialectique* », possible grâce à l'appréhension rossi-landienne de la plus-value, laquelle convoque également ce qui relève de la linguistique, du signe et de l'idéologie au niveau de la reproduction sociale.

Au sein d'une dernière partie intitulée « *subsumption du travail et soumission de la femme* », Andrea D'Urso poursuit les réflexions sur les convergences entre sémiotique matérialiste et féminisme. Au-delà de l'intérêt de la discussion, on ne saurait taire ici notre désappointement face à l'intitulé de ce dernier axe, qui à notre sens, assigne discursivement un groupe social en tant que groupe naturalisé et homogène (LA femme), et ce, dans une perspective victimaire.

La troisième contribution à cette première partie interroge la « valeur générique » attribuée au masculin dans la langue française. Contrairement à la notion d'emploi générique, qui est cohérente, celle de genre générique renvoie, de manière plus équivoque à « *une capacité du genre masculin (et de lui seul) à dénommer indifféremment au sexe les référents concernés* » (p.61) Rappelant que cette règle s'est historiquement basée sur des représentations de genre et la croyance de la supériorité de ce qui relève du masculin face à ce qui est désigné comme féminin, Lucy Michel démontre la persistance de l'usage du genre grammatical féminin en tant qu'annexe de l'universel masculin. Elle va ainsi mettre au jour les ambiguïtés de la valeur générique en s'attachant à la langue elle-même. Observant les occurrences du mot sage-femme dans des textes officiels et au sein de forums de discussion en ligne, l'auteure relève que le terme recouvre un usage quasi-générique. Face à ce constat, elle émet la proposition selon laquelle le masculin dit générique, est en fait un « masculin culturel ». C'est parce que le référent prototypique d'une catégorie est de fait ou représenté comme masculin que l'on pose celui-ci comme générique. Les représentations socio-culturelles sont intriquées à la description sémantique du genre grammatical, produisant des « *effets de sens* » (p.69) : « *le*

mot cuisinière n'est pas seulement le mot « cuisinier + le trait (+ femelle) ». Ainsi, le sens porté par le genre grammatical n'est pas figé et peut changer en synchronie (en fonction du radical substantival auquel il est rattaché) et en diachronie (en fonction des représentations liées au rapports sociaux de sexe, toujours en mouvement). S'en suit le postulat suivant : le féminin n'est pas une dérivation de la forme masculine, mais les formes masculines et féminines sont deux dérivations d'une base radicale. En définitive, ce que nous démontre Lucy Michel, c'est que l'organisation de la langue et les mécanismes mêmes de la valeur générique indiquent que celle-ci est réfutable et relève davantage d'une interprétation culturelle traversée par des rapports sociaux de sexe, elle-même renforcée par la règle linguistique.

Pour clore cette première partie axée sur les enjeux épistémologiques et historicisés de l'articulation du genre et du langage, Maria Candea axe son propos sur les études sur les perceptions de la parole. Après être revenue sur la constitution de ce champ, ainsi que sur ses objets et méthodes de recherche, l'auteure démontre que le poids des stéréotypes sociaux (de genre et de race, notamment) dans les processus perceptifs, ont été mis au jour depuis les années 1970. Mobilisant des formes d'expérimentations comme celles du/de la locuteur-trice masqué-e, les diverses études présentées attestent du rôle prépondérant du genre au niveau de l'activité perceptive, et met notamment au jour les inflexions produites par les représentations du féminin et du masculin sur l'interprétation d'une voix, du temps de parole mobilisé, etc. Pourtant, le champ des études sur la perception de la parole semble demeurer relativement hermétique aux problématiques impliquant le genre. Encore une fois, c'est en revenant sur l'historicité des disciplines, elles-mêmes inscrites dans des contextes sociétaux, que s'explique cette timide appréhension. La neutralisation d'une catégorie de classe, de sexe et de race dominante en tant que catégorie objective dans le domaine académique, couplée à un environnement traversé d'un postulat universaliste réfractaire à la prise en compte des éléments de différenciation, viennent ainsi expliciter la tardive prise en compte du genre dans les expériences perceptives. En outre, si la visibilité de plus en plus accrue des problématiques liées au genre dans les sciences humaines et sociales ont pu impulser une certaine prise en compte de « *la distribution par sexe des locuteurs et locutrices en interactions* », Maria Candea explicite combien une véritable épistémologie critique du genre doit être mobilisée pour mettre effectivement en place une étude intégrant cette dimension. Dans ce cadre, l'auteure défend une appréhension performative du genre, qui récuse une appréhension bicatégorielle des genres et engage à se saisir de ce qui relève de l'agentivité. Au-delà, c'est une interprétation plus fine et qui tient compte de la complexité des interprétations, des subjectivités, des réactions de chacun-e-s, de la part de conscient et d'inconscient qui se joue dans les pratiques individuelles que permettrait une mise en dialogue avec les épistémologies du genre et, au-delà, de l'intersectionnalité.

À la fois historicisante et épistémologique, résolument ancrée en études genre et en sciences du langage, cette première partie alimente de manière très stimulante les débats à l'œuvre au sein de la pensée féministe, entre approches postmodernes et matérialistes. Les diverses contributions invitent ainsi à poursuivre les discussions au sein de nos travaux respectifs.

La deuxième partie de l'ouvrage s'attache à l'étude des pratiques langagières à l'aune du genre. Celle-ci s'ouvre avec une contribution de Sylvie Dubois et de Natacha Jeudy sur les éloges funèbres des Ursulines de France et de Nouvelle France écrits entre le XVII^e et le XIX^e siècles. Après une instructive présentation du genre de l'éloge funèbre, ainsi que du contexte culturel et social de son origine et de son usage, les auteures se concentrent donc sur les éloges funèbres de la communauté des Ursulines. À noter que ces écrits représentent les quasi seuls documents publics produits par des femmes à une période où ces dernières étaient

cantonnées à la sphère privée. Les auteures explicitent combien ces éloges remplissent, au delà de leur rôle premier, une fonction de lien entre les communautés mais aussi et surtout une fonction idéologique. Lus à l'ensemble de la communauté, ces éloges qui dessinent le parcours et le rapport à la spiritualité et à la moralité des défunt(e)s, inculquent en filigrane une figure idéale de l'Ursuline : l'« *éloge funèbre est l'image de la perfection religieuse* ».

De ce passionnant exposé, on aurait aimé davantage de développements concernant la réflexion finale transmise Sylvie Dubois et Natacha Jeudy. Qu'entendent-elles lorsqu'elles évoquent la « sensibilité toute féminine » au travers de laquelle s'exprimerait la perfection religieuse ?

La deuxième contribution traite, elle aussi, de l'implication du genre au niveau la prise de parole dans l'espace public. Magali Guaresi observe le discours électoral des député(e)s élues en 1997, un scrutin marqué par le débat national sur la parité. Rappelant l'intrication du langage aux rapports sociaux de sexe, l'auteure explicite l'intérêt de mettre au jour les enjeux genrés du champ politique en se focalisant sur le discours politique (lieu de l'individuation politique, notamment). Dans ce cadre, Magali Guaresi s'intéresse aux stratégies d'énonciation qui sont à l'œuvre dans ces discours, en mettant en place une méthodologie d'analyse logométrique. Premier constat : les élues ont davantage utilisé le « je » que les élus qui, eux, ont favorisé le « nous ». Considérant que le discours politique participe de l'entreprise de légitimation des candidat(e)s en vue de leur élection, il n'est pas anodin que les stratégies discursives mises en place dans ce cadre soient différenciées. L'analyse de l'environnement discursif indique que l'usage du « nous » est associé à une dimension politique et collective, lorsque l'emploi du « je » renvoie davantage à une dimension apolitique et à l'identité personnelle (p.123). L'analyse des cooccurrences soulève alors le rôle du genre et de l'attribution sexuée des activités et des qualités au niveau des stratégies mise en œuvre vers l'élection : appartenant à la classe de sexe légitime dans le champ politique, les hommes « *limitent la mise en scène de leur individualité pour construire un territoire d'identification plus large* » (p.126). L'environnement discursif des discours des élues indique, *a contrario*, la mobilisation de leur individualité, dans un mouvement qui convoque un ethos féminin pouvant impliquer une posture différentialiste. Des stratégies qui s'insèrent dans un contexte de débat sur la parité, au cours duquel le discours pro-paritaire s'est notamment construit sur la base du retournement du stigmat. À l'issue de cette passionnante contribution deux réflexions émergent : l'auteure a-t-elle pu percevoir des manifestations du « salto du stigmat » relevé par Catherine Achin et Marion Paoletti lorsqu'elles ont examiné la construction des listes municipales de 2001 à l'aune du genre (Achin et Paoletti : 2002) ? Et cette dialectique entre le « nous » et le « je » peut-elle aussi être mise en perspective avec les travaux de Colette Guillaumin lorsqu'elle explicite les mécanismes selon lesquels que les femmes « *ne sont les paires de personnes* » (Guillaumin, 1992).

Alimentant les réflexions déjà abordées par Véronique Perry autour de la bicatégorisation du genre grammatical liée à la bicatégorisation du genre humain, Alice Coutant se penche sur les autodésignations des personnes trans FtM (*female to male*). Les prises de paroles relevées sur des forums en ligne témoignent de l'association du genre grammatical aux représentations de genre, et de l'implication des représentations normées de la masculinité à la féminité sur les usages linguistiques jugés corrects. En effet, Alice Coutant relève l'expression d'un « décalage » qui peut être ressenti par les locuteurs, entre leur identité vécue et leur identité perçue. Un décalage qui se joue notamment à niveau de l'apparence « *qu'ils renvoient ou pensent renvoyer à leur interlocuteur* » (p.146) et qui peut impacter les pratiques langagières. Les prises de paroles relevées témoignent de la complexité et de l'ambivalence des subjectivités et des pratiques sociales : le choix d'un « genre grammatical », l'autocorrection, le contournement d'une prise de parole genrée, etc. renvoient à des pratiques langagières qui

peuvent être mouvantes en fonction des personnes, des interactions, des moments, des ressentis. Les discours en ligne indiquent également le poids que peuvent avoir les règles de grammaire et les « règles de genre » inculquées dès l'enfance, au niveau de ces pratiques. Dans un contexte sociétal infusé de ces normes, la notion de risque est d'ailleurs palpable à travers les analyses d'Alice Coutant. Face à un contexte où l'autocategorisation n'est pas toujours satisfaisante puisque renvoyant forcément à une catégorie linguistique traversée des normes de genre (le « je » féminin doit renvoyer à un corps jugé comme tel), l'auteure note des pratiques de neutralisation de la langue qui relèvent parfois de véritable « exercices de style », et qui s'inscrivent dans un cadre plus large des débats sur l'antisexisme linguistique. L'exposé d'Alice Coutant met très concrètement en avant la violence de la bicategorisation linguistique, mais aussi l'incongruité de l'apparente adéquation des règles de grammaire et des normes de genre.

Camille Lagarde-Belleville et Michel Otell poursuivent les réflexions sur les pratiques langagières en ligne, en se focalisant sur l'environnement discursif des hashtags #tweetcommeunefille (#TCUF) et #tweetcommeunmec (#TCUM), en ce qu'ils représentent une activité discursive de stéréotypisation de genre. Dans ce cadre, les termes mobilisés au sein de ces hashtags mériteraient eux-mêmes qu'on s'y arrête : les filles y restent « fille », lorsque les garçons deviennent ici des « mecs ». Un fait langagier qui rappelle la distinction prévue par la langue française, entre « mari » et « homme », alors que les « femmes » sont toujours des « femmes », que l'on fasse référence à un statut marital ou à un genre humain. Postulant une approche praxématique qui tient compte de la dialectique du même et de l'autre, et de ce qui relève du dialogisme et du préconstruit, les chercheur-e-s explicitent dans un premier temps la construction de la figure du « mec » et de celle la « fille » que nourrit l'usage de ces hashtags. Ainsi, les « mecs » seraient hypersexuels, amateurs de rap et experts en sports et en jeux vidéo. Les « filles », quant-à-elles, seraient moins intéressées par le sexe, ignorantes et/ou hostiles au sport et aux jeux vidéos, et plutôt amatrices de séries. A ce propos, il convient de souligner combien ces stéréotypes semblent aussi se construire selon un rapports où les « mecs » représentent une référence et où les « filles » sont interprétées en comparaison de cette figure masculine référentielle : les filles sont **moins** attirées par le sexe, elles sont désignées par leur ignorance concernant des activités maîtrisées par les hommes. Ce rapport hiérarchisant est d'ailleurs également palpable au niveau des formulations employées par les auteur-eure-s : « *la femme moins portée sur la chose* » (p. 165).

Par la suite, Camille Lagarde-Belleville et Michel Otell s'intéressent de plus près aux pratiques d'auto ou de d'hétéroreprésentation liées à l'usage de ces hashtags, ainsi qu'aux usages de ces hashtags, qui impliquent des usages critiques à l'encontre des stéréotypes véhiculés. Sans doute aurait-il été particulièrement intéressant que les auteur-e-s aillent ici puiser dans les études de genre. Par exemple, des liens auraient peut-être pu être faits avec les études problématisant la prétendue politesse des femmes et l'association des termes vulgaires aux hommes, clairement réactualisées ici au niveau du sens et de l'enveloppe langagière des segments associés aux hashtags observés.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à l'implication du genre au niveau de la didactique des langues vivantes. La formation linguistique des migrant-e-s en France est particulièrement appréhendée au cours de cette section. Emilie Lebreton ouvre les réflexions en s'intéressant aux apports et aux enjeux du genre au niveau de l'appropriation linguistique des femmes migrantes. Explicitant dans un premier temps qu'adopter un perspective « genrée » n'est pas fondamentalement s'intéresser aux femmes, ou mettre en place une approche comparatiste entre les femmes et les hommes, elle propose d'interroger comment le genre permet d'éclairer le processus d'appropriation linguistique, de même qu'il peut devenir

un levier d'action didactique. Après avoir présenté le cadre contextuel de la formation linguistique pour les migrant-e-s en France, laquelle est particulièrement associée à la notion d'insertion depuis les années 1990, Emilie Lebreton revient sur l'historicité des recherches françaises sur les migrations, et sur leur propension à avoir construit et transmis une figure de « *la femme migrante* » forcément « *opprimée* » et « *isolée* » (p.183). A contrario, l'auteure insiste sur le caractère forcément hétérogène des parcours, des expériences et des identités que recouvre la désignation « femmes migrantes ». Inscrite dans une démarche de recherche-action, Emilie Lebreton revient ensuite sur la mise en place et l'expérimentation d'outils didactiques visant à appréhender les rapports à la norme linguistique et à l'apprentissage. Au cours des différents exercices proposés, la chercheuse relève un intérêt fort de la part des femmes et des hommes rencontré-e-s pour la langue normée, en dépit de pratiques pédagogiques peu axées sur ces questions. Ainsi, son travail de terrain remet notamment en perspective les nombreuses recherches qui, depuis le début des années 1980, soulignent et explicitent l'attachement à la norme linguistique comme étant l'apanage des femmes. Ici, c'est bien l'ensemble des apprenant-e-s qui témoigne d'une volonté d'accès à la langue normée.

À la suite de cette contribution, Grace Ranchon propose d'interroger les représentations sexuées transmises dans les manuels de FLE, en mobilisant le concept d'hétéronormativité, lequel « *questionne aussi bien les représentations liées au masculin et au féminin, que l'organisation de ses catégories* » (p.206-207). Sa recherche s'inscrit dans un contexte de littérature de FLE marquée par des stéréotypes de genre et de classe depuis leur apparition. De nombreuses approches critiques ayant été menées sur la construction des personnages présentés dans ces manuels, Grace Ranchon se tourne plus particulièrement sur la question des « *modalités relationnelles des personnages* » (p.205), en se focalisant sur les relations hétérosexuelles. Examinant les données textuelles et iconographiques de trois manuels de FLE issus de maisons d'édition françaises, elle relève des positionnements disparates concernant les représentations de la famille et des relations hommes-femmes : certains ouvrages ne font que peu référence au couple ou à la famille, lorsque d'autres mobilisent les relations hommes-femmes comme support d'apprentissage, et ce, selon une perspective qui réactualise (et donc transmet) un cadre hétéronormatif hiérarchisant. On retient ainsi que lorsque les relations hommes/femmes sont représentées dans les manuels, c'est surtout dans la continuité d'une distribution traditionnelle des rôles et des places accordées aux genres, laquelle relève, tout en les alimentant, des rapports sociaux de sexes inégalitaires. Grace Ranchon conclut alors son exposé en rappelant combien les outils pédagogiques sont aussi politiques. En tant qu'agents de transmission, ils peuvent participer de la reproduction, mais aussi de la remise en cause des rapports de différenciation à l'œuvre dans les sociétés.

Poursuivant les réflexions sur les enjeux du FLE appréhendés du point de vue du genre, Maud Vadot s'attache à l'institutionnalisation de la formation linguistique des migrant-e-s depuis la deuxième moitié des années 2000, ainsi qu'à son impact sur les formations elles-mêmes. En effet, depuis la mise en place du CAI en 2007, l'État a paré la formation linguistique à destination des migrant-e-s adultes d'un rôle d'« enseignement des valeurs de la France », dont « l'égalité des hommes et des femmes » fait partie. Dans ce cadre, Maude Vadot s'intéresse à la manière dont le genre infuse les discours institutionnels et les supports pédagogiques à destination des apprenant-e-s. Outre le fait de cantonner la question des inégalités de sexe au niveau du couple (et donc à la sphère privée), la chercheuse souligne combien le discours institutionnel énonce un « *un système de genre du type « homme violent, femme soumise* », présenté comme spécifique aux migrant-e-s » (p.224). Ainsi, le discours institutionnel, qui relègue le sexisme à ses frontières, neutralise simultanément toute

possibilité de remise en cause des inégalités au sein de la société française. À la suite de ce constat, Maud Vadot propose d'en examiner les implications sur le matériel pédagogique. Au cours d'un travail qui entre fortement en dialogue avec la contribution précédente de Grave Ranchon, la chercheuse analyse les personnages des manuels de FLE à destination des migrant-e-s d'un point de vue quantitatif (combien de personnages hommes et femmes), qualitatif (quels sont les rôles et qualités attribués à ces dernier-ière-s) et interactionnel. Elle relève que les personnages masculins sont davantage représentés dans les manuels de FLE, notamment lors de l'illustration textuelle ou visuelle de la sphère professionnelle. Par ailleurs, c'est lors de mises en scène d'interaction que les femmes ont le plus de chances d'être représentées, et ce, notamment dans des interactions qui ont lieu dans le domaine médical ou qui relèvent de la scolarisation des enfants. La distribution des activités professionnelles apparaît également influencée par les stéréotypes de genre (selon lesquels les femmes sont aussi associées à des domaines subalternes). Ainsi, si le cadre officiel érige la formation linguistique des primo-arrivant-e-s comme lieu de « formation » à l'égalité hommes-femmes, il s'avère que les outils pédagogiques mobilisés demeurent traversés par des stéréotypes de genre qui sont justement le produit et l'agent de stabilité de rapports sociaux de sexe. Il apparaît donc d'autant plus problématique que le discours gouvernemental et l'appareil législatif repoussent les questions de genre aux frontières du « nous », des frontières qu'ils contribuent simultanément à ériger et à cristalliser.

Mireille Baurens propose ensuite un retour sur ses questionnements et expériences d'enseignement et de recherche, qui ont impliqué et impliquent la problématique du genre dans le domaine de la « *didactique des langues-culture* ». Revenant sur les écrits féministes et en didactique qui accompagnent sa démarche, elle définit les « compétences » qui, à son sens, sont « *à cultiver pour articuler genre et langues-cultures* » (p.256). Suite à ce cadrage, Mireille Baurens attire l'attention sur plusieurs « *points de vigilance* », qui sont autant de points de concrétisation du genre en classe. Cette partie du texte est cruciale, car elle démontre combien le domaine de l'enseignement est traversé par les rapports sociaux de sexe. Que se soit au niveau des interactions enseignant-e-s/élèves, de l'occupation spatiale de la salle de classe, des savoirs qui sont enseignés, ou des pratiques langagières en séance de cours, le genre est impliqué. Mireille Baurens ne se contente pas de compiler les aspects genrés de l'enseignement, elle propose aussi des pratiques d'« agir-genre » à mettre en œuvre lors de la formation des enseignant-e-s. La prise en compte de ces problématiques auprès des futur-e-s enseignant-e-s et enseignant-e-s apparaît effectivement capitale, quand bien même elle ne semble pas complètement appuyée d'un point de vue institutionnel. Ouvrant plutôt que clôturant ce texte revenant sur un parcours croisant didactique, genre et sciences du langage, Mireille Baurens insiste la vigilance à garder dans nos champs de recherches et nos dynamiques collectives à ne pas « re-crée[r] de la hiérarchie entre nous » (p.267).

L'ouvrage se conclut avec une contribution marquante de Anne-Marie Houdebine, qui nous livre un retour historicisé et contextualisé sur son parcours et ses trajectoires de recherche. Un texte dense, qui prend aujourd'hui une valeur d'héritage laissé par une linguiste dont les travaux et les implications ont indubitablement marqués les parcours de plusieurs générations de (jeunes) chercheur-e-s et militant-e-s impliqué-e-s sur une appréhension féministe du langage.

Ainsi, cet ouvrage apporte une nouvelle pierre à la littérature scientifique francophone sur les problématiques articulant le genre et le langage, et démontre simultanément la dynamique grandissante de cette thématique au sein du champ scientifique français. Engagé-e-s autour d'axes et de perspectives de recherche diverses, mais qui se focalisent sur les pratiques

francophones et leur enseignement, l'ensemble des contributeur-trice-s démontre combien les rapports sociaux de sexe infusent le langage et les pratiques langagières. En plein débat médiatique et politique sur l'écriture inclusive, les différentes contributions témoignent donc non seulement de la vivacité des débats à l'œuvre, mais aussi de leur pertinence, sinon de leur nécessité. Le langage relève bien d'un lieu de reproduction des rapports de pouvoirs hiérarchiques, de même qu'il peut être impliqué dans leur remise en cause.

Relevant et problématisant divers aspects, mécanismes et effets de l'intrication du genre et du langage, cette publication fait également la part belle aux débats épistémologiques, ainsi qu'il invite à les poursuivre. À la fois bilan, analyses et perspectives, l'ouvrage coordonné par Maud Vadot, Françoise Roce et Chahrazed Dahou alimente avec sérieux la recherche et les discussions appréhendant le langage du point de vue du genre, tout en démontrant la constitution d'un champ « genre et langage » en France.

ACHIN Catherine et PAOLETTI Marion, 2002, « Le « salto » du stigmat. Genre et construction des listes aux municipales de 2001 », *Politix, (La Parité en pratique)*, vol. 15, n° 60, pp. 33-54.

CHETCUTI Natacha et GRECO Luca (dirs.), 2012, *La face cachée du genre : langage et pouvoir des normes*, Presses Sorbonne nouvelle, Paris.

DUCHÊNE Alexandre et MOÏSE Claudine (dirs.), 2011, *Langage, genre et sexualité*, Éd. Nota bene, Québec.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz.

Rédactrice en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffelec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Michael Abecassis, Salih Akin, Nathalie Auger, Michelle Auzanneau, Sophie Babault, Annette Boudreau, Véronique Castellotti, Jean-François De Pietro, Marc Debono, Régine Delamotte, Robert Fournier, François Gaudin, Silvia Lucchini, Céline Peigné, Jean-Louis Rougé, Claire Saillard, Valérie Spaeth, Laurence Vignes, Sylvie Wharton.

Laboratoire Dylis – Université de Rouen
<http://glottopol.univ-rouen.fr>

ISSN : 1769-7425